



M. FELIX-A. BELISLE, AVOCAT

française s'est formée à Worcester. Elle a ses clubs bien organisés, ses cercles littéraires, ses fêtes mondaines, qui sont conduites sur un excellent ton, voir même ses salons. En y regardant de près on y verrait même apparaître des distinctions sociales, des mondes. L'ouvrier aime toujours à s'amuser librement, et, ici il a devancé l'aristocratie en s'installant à la haute ville, sur French hill ; on aperçoit aussi la bourgeoisie, un peu étroite d'idées, sévère à l'article des principes ; enfin, le grand monde, celui dans lequel on est souvent plus particulier sur la hauteur d'un faux-col que sur l'élévation des idées.

Nous ne sommes pas encore prêts à rivaliser avec la brillante cour du roi de Québec : mais nous ne désespérons pas d'être bientôt en état d'inviter une comparaison avec Trois-Rivières.

Mais trêves de badinages. C'est une affaire sérieuse, très encourageante en somme, que cette organisation d'une petite société complète, dans le court espace de trente ans, en face de l'ennemi, sans s'être trop laissé entamer.

* * *

La société canadienne de Worcester mentirait aux traditions si les hommes appartenant aux professions n'y occupaient une position élevée. Nous avons quinze médecins, la plupart ayant fait leurs études au Canada, et deux avocats. Tous font honneur à leur race. Les lecteurs pourront en juger par les quelques exemples qu'il m'est permis d'en donner.

M. Félix-A. Belisle, avocat, appartient à une famille remarquable de *self made men* dont j'ai déjà parlé. Il a fait ses études avec le fruit de son travail et occupe aujourd'hui une position enviable.

Le Dr Félix-D. Fontaine venu ici il y a un quart de siècle, alors que le devoir de guider les nôtres tombait sur les épaules des rares hommes instruits, est un vieux lutteur qui a figuré dans toutes les conventions et sociétés nationales et qui n'a jamais boudé devant un coup à porter ou à recevoir.

Le Dr L.-L. Auger est venu ici de Montréal depuis plusieurs années déjà. C'est un novateur, un spécialiste, qui a su se faire une forte part de la clientèle américaine et qui, certes, ne changerait pas ses revenus avec ceux de beaucoup de célébrités.

Le Dr C.-A. Lussier est un bel exemple de ce que peut faire le travail. Après avoir travaillé dans les manufactures pendant dix ans, il prit à vingt ans, la route du Canada, fit ses études, décrocha son diplôme haut la main, et revint ici pour pratiquer sa profession dans laquelle il remporte un succès bien mérité.

Le Dr Daudelin, récemment arrivé, a déjà su se créer une belle réputation dans sa profession. C'est aussi un tribun distingué, l'orateur obligé de toutes nos réunions populaires.

T. SAINT PIERRE.



DR FELIX-D. FONTAINE

FLEURS DE MAI

Ecloses un matin là-bas au cimetière,
Au pied des crucifix se dressant en faisceaux,
Petites fleurs de Mai qui rêvez de lumière,
L'ombre des noirs cyprès a voilé vos berceaux ;

Et tristes vous penchez vos corolles soyeuses
Sur ces tombeaux aimés qui gardent nos absents.
Petites fleurs de Mai, si douces, si peureuses,
Par pitié pour nos morts, distillez vos encens !

Et pures étalez vos plus belles couronnes,
Vous, pervenches d'azur, e vous, lilas rêveurs
Souriez à l'éveil des chastes anémones :
Vos calices sacrés sont bien faits pour nos pleurs ;

Car vous êtes un peu de tout ce qui fut nôtre,
Et vous gardez peut-être un secret d'au-delà :
Telle est notre raison. Nous n'en voulons point d'autre
Pour vous aimer bien fort comme on aime ceux-là.

Croissez, croissez là-bas, sur nos tombes très chères,
Dans la céleste paix qui plane au champ des morts.
Oh ! non, n'enviez pas vos sœurs de nos bruyères,
Elles ne veillent point sur nos plus chers trésors.

Petites fleurs de Mai, petites fleurs écloses,
Fleurs de notre prière, ô fleurs du souvenir,
N'êtes-vous pas un peu l'âme de tant de choses,
Que sans pitié le temps se pla t à nous ravir.

N'êtes-vous pas surtout comme un reflet céleste
Des âmes de tous ceux qui pour nous ne sont plus,
Et vos parfums subtils ne sont-ils pas un reste
Des fleurs de leurs amours, des fleurs de leurs vertus !

RAOUL FORTEMPS



DR L.-L. AUGER



DR C.-A. LUSSIER



DR A DAUDELIN

GIÉS
omment un
e, le ser
aire r
ir jous
de la
actif
dans
sont
osition
s'est
il convient
ec méthode
mpatriotes
se font vo
République
placer sous
quel est le
er laquelle
parmi tant
oupe d'exi-
songeaient
conseiller.
urd'hui, ils
cune exige
le superbes
Et quand
par une po-
ne saurait
rifices, de
du profond
t tant fait
ples seotes
invitations
de donner
e caractère
de l'œuvre
les mêmes
us d'autres
encour
graient es
us ici sans
pauvreté :
défaut de
ment leur
s accompli
e pas m'al-
uisse just-
inventaire ;
ont l'avoir
bards sont
rrière d'in-
dameurent
as la bome
assez dé-
n déshon-
t se garder
esque tous
puis leur
ommes sé-
bli par un
u point de
ada ; puis
otre popu-
rai qu'elle
y Canada ;
sans avoir
nécessaires
l'habitude.

Ce n'est certainement pas le souvenir de ces plaisirs qui empêchera la faim de venir s'asseoir au coin du feu les longs jours de chômage.

* * *

La position sociale ?
Les émigrés sérieux seront les premiers à vous dire que l'aristocratie américaine est des plus étroitement fermées et que ce n'est qu'à coup de millions qu'on en ouvre les portes. La démocratie est laissée dans la rue en partage aux politiciens. Pour ce qui est des préjugés de races, il suffira de dire qu'il est de règle même parmi la petite bourgeoisie puritaine de pas louer même un vulgaire *tenement* à un *French*.
Mais nos compatriotes n'ont plus guère besoin de se préoccuper de ces mépris, plus déshonorants pour ceux qui les entretiennent que pour l'honnête homme qui en est la victime. Ils se sont composé une petite société fort agréable et fort distinguée, n'était-ce l'habitude de parler un anglais vulgaire dans certaines réunions canadiennes. Ce dernier trait, m'a-t-on fait remarquer, n'implique pas, un manque de patriotisme, mais simplement négligence, mollesse à résister à l'influence du milieu. Rendu à un âge plus mûr, les jeunes gens élevés ici apprécient mieux l'importance de perpétuer notre langue ; quelques-uns même font de véritables sacrifices pour en acquérir la connaissance parfaite. Mais on avouera que ces habitudes de laisser aller vers l'anglais constituent un mal qui demande un remède énergique.
Or donc, une société véritablement canadienne